

UN SIÈCLE DE TRESSAGE
DU LACET AU TGV

Omerin

UN SIÈCLE DE TRESSAGE
DU LACET AU TGV

Omerin

MICHEL & XAVIER OMERIN
ISABELLE AUDINET

50^{ème} ANNIVERSAIRE
OMERIN
1959 - 2009



Omerin

UN SIÈCLE DE TRESSAGE
DU LACET AU TGV

MICHEL & XAVIER OMERIN
ISABELLE AUDINET



Brève histoire de la tresse industrielle

La vallée de la tresse

Le Livradois-Forez, zone de moyenne montagne, est riche de bois, de vallées encaissées et de ruisseaux assez puissants pour fournir une force hydraulique suffisante à certaines activités humaines : moulins à papier, tanneries, ateliers de chapelets, de passementeries et tresses diverses, auxquels s'ajoutent moulins à farine et à huile. Les ruisseaux seront d'ailleurs longtemps exploités sur tout leur cours, les moulins à papier représentant la principale industrie du XV^e au XIX^e siècle. Ils seront progressivement remplacés à partir du XIX^e siècle par les ateliers familiaux de chapelets, de tissage et de tressage. Les ouvriers-paysans fabriquent lacets de lin et de laine pour des marchands d'Ambert ou de la Loire qui les revendent ensuite en gros.

Les villes situées dans la vallée du Gier sont les grandes pourvoyeuses de travail aux ateliers des bassins de la Dore et d'Ambert. Jusque dans les années 1840, l'activité de Saint-Chamond est orientée vers la passementerie et la rubanerie. Celles-ci commencent bientôt à décliner et, grâce à la mécanisation des métiers, disparaissent au profit, vers 1860, de la fabrication des lacets et des tresses. Le premier tresseur industriel est Richard Champovet, un pionnier qui installe jusqu'à 208 métiers à lacets au début du XIX^e siècle. L'industrie textile du val de Gier passe en quelques années d'un artisanat effectué dans des ateliers familiaux à une industrie provoquant une forte migration de population vers la ville. Saint-Chamond est alors considérée comme le centre de la tresse en France, générant



jusqu'à 4 000 emplois.

C'est à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle que ces gros industriels viennent chercher de la main-d'œuvre dans le bassin d'Ambert et la vallée de la Dore. Ils y trouvent des ouvriers en nombre, les paysans ayant déjà l'habitude du travail à façon, des femmes surtout. Mais aussi, pour certains qui s'y installent comme les familles Mourgue ou Berne, de nombreux moulins et une force hydraulique à foison au travers des ruisseaux et rivières du bassin de la Dore.

Jusque dans les années 1900, ce sont des industriels venant de la Loire qui installent les ateliers de tressage de la vallée. Conséquence aussi, à la fin du XIX^e siècle, le bassin d'Ambert devient un centre de tressage concurrent de Saint-Chamond.

À partir de 1900, de nouveaux tresseurs arrivent sur le marché. Ce sont des locaux, souvent issus de milieux totalement étrangers à la tresse, anciens meuniers, fabricants de perles de chapelets, commerçants ambertois... De nouvelles familles émergent, au sein desquelles perdurera la tradition de la tresse, évoluant selon les technologies. La famille Omerin est de celles-ci, au même titre que les familles Joubert, Gauthier ou Sauvade, encore en place à Ambert.

À l'origine de l'industrie, la mécanisation des métiers

Le tressage résulte de l'entrelacement de trois fils minimum, en diagonale, pendant que s'exerce une traction vers le haut ou le bas.

C'est une technique connue et utilisée depuis la préhistoire, avec plusieurs types de fibres, pour la réalisation de cordages, d'objets de la vie courante et de coiffures. Pendant des siècles, le tressage s'effectue à la main, donc lentement.

C'est avec le XVIII^e siècle qu'apparaissent les premiers métiers à tresser pour une fabrication en continu. Thomas Wadfort invente le premier en 1748, métier entraîné à la main. Il est perfectionné par l'Allemand Bockmüll dont la machine sera elle-même reprise par le Normand Perrault en 1783. C'est ce même métier qui est installé à Saint-Chamond et utilisé pendant deux siècles jusqu'aux dernières technologies.

Deux principes sont possibles selon que l'on fait de la tresse à plat ou de la tresse tubulaire : tressage linéaire, tressage en rond.

L'important et le plus délicat est de reproduire les gestes du tresseur.

Le fonctionnement du métier est simple et répond à plusieurs principes de base :

- plusieurs fils
- un entrelacement des fils en diagonale
- traction du fil.

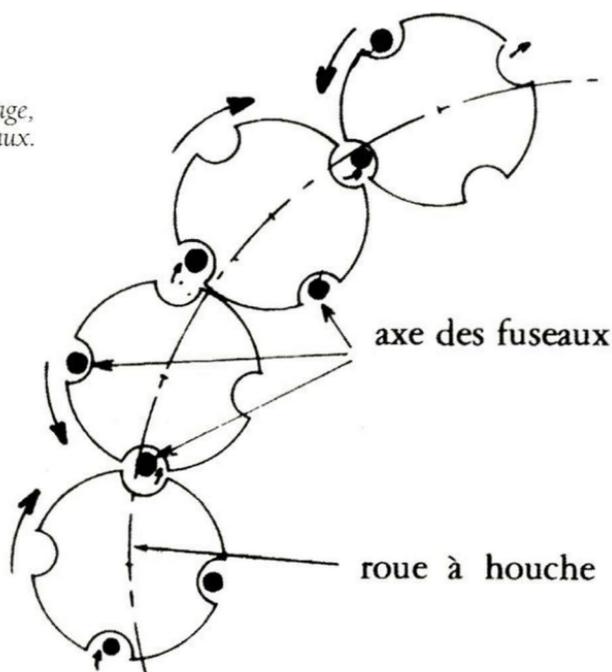
La solution trouvée a été de faire circuler un nombre pair

de fils par moitié en sens inverse pour les entrelacer régulièrement. Ceci en utilisant les mouvements de roues tangentielles.

Le métier se compose de plusieurs éléments, en dehors du bâti :

- des fuseaux qui portent les canettes et régulent la tension
- des roues à ouches (encoches) qui actionnent le mouvement des fuseaux. Elles évoluent sur des planchettes
- des aiguilles, ou pattes, qui orientent et retiennent les fuseaux dans les encoches. En nombre identique aux fuseaux
- des canettes
- un bec, point de fabrication de la tresse.

*Principe de tressage,
passage des fuseaux.*



Concrètement, les roues s'entraînent mutuellement. Chacune effectue une rotation inverse de ses voisines. Elles possèdent des encoches qui vont supporter les fuseaux. Grâce aux pattes, les fuseaux vont passer d'une roue à l'autre et circuler entre elles, en slalomant. Un nombre pair de fuseaux est mis en place, de préférence un toutes les deux encoches.

Si l'on suit le mouvement, les fuseaux effectuent un ballet, entrelaçant les fils. Ce ballet a été comparé à des valseurs. Si le métier est droit (tresse à plat), les roues des extrémités ont un nombre impair d'encoches : le mouvement des fuseaux s'inverse alors, ils font demi-tour. Si c'est un métier en rond, le chemin des fuseaux repasse toujours par son point de départ sans changer de sens.

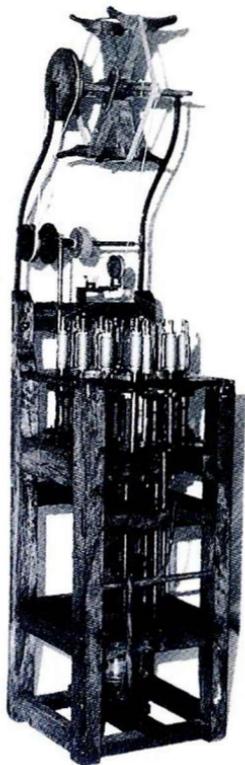


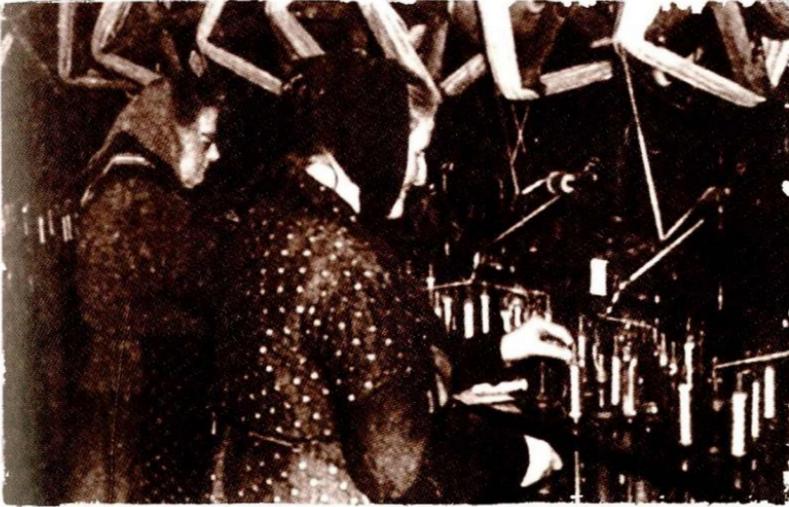
Métiers à tresser en bois, musée de la tresse à Ambert.

La casse du fil ou la fin d'une canette entraîne le débrayage automatique du métier. Dans les anciens métiers, le fil passe en effet dans le fuseau et sa tension maintient le métier embrayé en soutenant un contrepoids, aussi dénommé pompe. S'il vient à manquer, le contrepoids tombe dans le fuseau, des réactions en cascade s'exercent alors sur divers éléments du métier pour libérer un levier ou marchette. En s'affaissant, celle-ci déconnecte les pignons d'engrenages qui commandent le mécanisme.

Ces pignons sont eux-mêmes entraînés par un arbre central actionné par des courroies. À l'autre bout un « ménard », arbre de transmission qui tourne grâce à la vitesse démultipliée d'une roue hydraulique.

*Métier à tresser
type Saint-Chamond.*





Atelier de tressage dans les années 1930.

En France, ces métiers furent longtemps en bois, type Saint-Chamond, avec des arbres et pignons métalliques. Les métiers ronds pour le lacet avaient un nombre pair de fuseaux limité, de huit à trente-deux. Les métiers plats quant à eux comportaient jusqu'à 97 ou 121 fuseaux. Autour du ballet des fuseaux voltigeaient les ouvrières, qui de changer la canette, qui de raccorder un fil cassé.

L'amélioration de la technique et de la fiabilité des métiers a été commandée par l'évolution technologique et la complexification des produits à fabriquer et des matériaux utilisés. Plus qu'aux valseurs dans une salle de bal, à qui faisaient penser les anciens métiers, les machines ressemblent maintenant davantage à des cercles de fourmis lancées dans des courses-poursuites effrénées, sans que le regard puisse se fixer sur une seule d'entre elles.

1885 - 1906

Les débuts dans l'industrie

Première affaire : la fabrique de perles

L'aventure Omerin dans la tresse mécanique débute avec le XX^e siècle. La famille appartient à ces artisans locaux voulant se lancer dans les lacets, conscients que cette industrie a de l'avenir. Des artisans sans beaucoup de moyens, comme c'est le cas de la famille Omerin.



Jacques Omerin (1844 - 1928).

En 1879, Jacques Omerin, orphelin à 10 ans, devenu meunier au fil de ses divers emplois et apprentissages, s'installe à son compte dans l'ancienne papeterie des Faure implantée sur le ru de Nouara.

Non loin de là, au lieu-dit Saint-Lazare, un certain Immarigeon utilise la puissance hydraulique du ru pour actionner ses tours. Des tours et tonneaux à lustrer pour fabriquer des perles à chapelets. Un artisanat qui fournit la nouvelle industrie du chapelet située dans le bassin d'Ambert, et qui séduit Jacques Omerin.

Premier tournant : une allergie à la farine et des tours à perles à vendre à Saumur conduisent Jacques Omerin à s'installer comme fabricant de perles à Escalon, un moulin proche de la fabrique d'Immarigeon. Les établis-



1886 • La famille Omerin et le personnel de l'usine de perles d'Escalon
1^{er} rang de gauche à droite : Claude Omerin ; Maria Omerin ;
Jacques Omerin ; Marie Omerin ; Marguerite Omerin née Mathias ;
les autres personnes sont les ouvrières de l'usine.



sements Omerin-Mathias (du nom de sa femme, Marguerite Mathias, aussi appelée La Gouton) voient le jour en 1885 à Escalon. Jacques les dirige jusqu'en 1902, date d'un accident entraînant chez lui un traumatisme crânien et une cécité partielle. Ne pouvant plus affûter ses mèches à perle, travail de précision, Jacques Omerin est contraint de laisser Escalon à sa fille Marie et à son gendre. Fin du premier chapitre.

1906 - 1925

Les premières années du lacet chez Omerin-Mathias

Pont-de-Chantemerle, un nouveau départ. En 1906, Jacques achète 10 000 francs un moulin à Pont-de-Chantemerle, sur le ru de Chantemerle, commune de Job, bien situé en bordure de l'actuel départementale D 906 Thiers - Ambert. Une terre qui a dû appartenir dans les siècles passés à la famille Omerin, divisée et perdue pour elle à la Révolution. Les ancêtres de Jacques ont en effet exercé sur la commune de Job, notamment à Chantemerle de 1650 à 1790, le métier de « marchand de boetier » : ils fabriquaient des boîtes pour les confitures (pâtes de fruits). Ces boîtes, spécialité de Job, étaient destinées aux confiseurs de Clermont-Ferrand et de la région d'Orléans où elles étaient acheminées par voie d'eau. Cette activité a cessé avec la Révolution. Cette histoire montre que l'esprit d'entreprise et de commerce est une vieille tradition dans la famille Omerin !

Le moulin de Pont-de-Chantemerle est donc un endroit idéal pour les projets de Jacques, avec une prise

d'eau et une roue. Voulant offrir à son fils Claude un avenir, il envisage d'y créer une fabrique de cœurs et croix à chapelets, produits manquant à Escalon.

Nouveau rebondissement : c'était sans compter sur sa femme Marguerite pour qui il était hors de question que ses enfants entrent en concurrence. Elle part en catimini avec l'un de leurs voisins de Nouara, un certain Mourgue, fabricant de tresses... Et revient de Nîmes avec des métiers à tresser achetés à la maison Hance, Ducros et Audoir. Pas de concurrence entre ses enfants, mais un nouveau départ dans un domaine totalement inconnu pour Jacques. Qu'à cela ne tienne, à 61 ans, il s'attèle à la tâche avec son fils Claude.

Ils démontent entièrement les métiers en bois pour les réparer et préparent leur installation sur le mécanisme d'entraînement fixé à la roue. On peut supposer que leur voisin Mourgue a prodigué encore de ses conseils, voire recommandé Jacques Omerin auprès de l'un de ses futurs clients, Louis Thoulieux à Saint-Julien-en-Jarez.

Pour protéger ses enfants, Marguerite Mathias est donc à l'origine de l'épopée de la tresse mécanique dans la famille Omerin.

Fin 1906, les métiers sont installés, les premières tresses sortent. Pour les établissements Thoulieux, mais aussi pour rembourser Hance, Ducros et Audoir à qui les métiers ont été achetés moitié en argent moitié avec des marchandises à réaliser à façon.

Jacques travaille à façon. C'est-à-dire qu'il ne commercialise rien mais dépend des commandes de donneurs d'ordres. Ceux-ci lui envoient du fil de coton ou de laine, les établissements Omerin-Mathias leurs retournent des lacets.



Marguerite Mathias épouse Omerin (1854 - 1933).

Les années qui suivent l'ouverture, l'atelier fournit essentiellement Louis Thoulieux et Hance, Ducros et Audoir. Auxquels d'autres clients occasionnels s'ajoutent : Rivolier frères, Berne et Celeyron. De petits ajustements seront utiles pour la livraison des matières premières, Jacques Omerin se plaignant régulièrement de manque ou de mauvaise qualité du fil.

Au début de l'activité, quarante kilogrammes de coton sont nécessaires pour le travail quotidien des ouvrières. Jacques Omerin produit après un an d'activité environ deux tonnes de lacets par mois, soit plus de soixante-dix kilogrammes par jour. Le tarif du kilogramme de lacets est de 0,80 francs (de l'époque).

Quant au chiffre d'affaires mensuel, il oscille aux environs de 1 600 francs par mois, et la masse salariale mensuelle est de 400 francs pour une dizaine d'ouvrières qui étaient payées aux pièces. Ces ouvrières sont des filles des paysans pauvres des environs.

Pour augmenter sa capacité de production, Jacques Omerin rachète dès 1907 des métiers à un fabricant de Saint-Chamond.



1904 • La famille Omerin

1^{er} rang : Jacques (1844 - 1928), Marguerite Mathias épouse Omerin (1854 - 1933) "La Gouton" - 2^e rang au centre Claude Omerin (1878 - 1953).

Les affaires se poursuivent sur le même rythme jusqu'en 1914. On peut néanmoins noter quelques éléments importants.

Côté famille, Claude, qui a trente ans, se marie le 18 juillet 1908 avec Joséphine Poutignat, 20 ans. Travailleuse, elle prend vite le pli de l'usine : organisation du travail, surveillance des ouvrières. À la fois familière et autoritaire avec ces dernières, elle sera l'un des piliers de la maison Omerin-Mathias du Pont-de-Chantemerle.

Côté usine, Jacques et son fils Claude font de notables améliorations. Très bricoleurs, et surtout aguerris à la mécanique de précision qu'exigeaient les tours à perles, ils remplacent la roue à auges ainsi que le rouet pour obtenir une plus grande vitesse de rotation. Jacques a en effet ajouté des ménards pour de nouveaux métiers installés à l'étage du bâtiment. Il a aussi mis en place une turbine alimentant une dynamo pour fournir de l'électricité en courant continu. Les bonnes vieilles lampes à pétrole qui éclairaient tant bien que mal les ouvrières ont vécu. L'usine Omerin est sans doute l'une des premières de la vallée à être équipée en électricité en 1910.

En 1909, naît Jacques, fils de Claude et petit-fils de Jacques. Il sera le père de Michel Omerin, fondateur de l'actuel groupe Omerin et de Gabriel qui continuera l'affaire familiale.

La guerre et les premières difficultés. En 1914, Claude est mobilisé et intègre une usine d'obus. Ses compétences en matière de mécanique et sa santé fragile l'ont sans doute sauvé du front.

Jacques, 69 ans, appuyé par sa femme, poursuit son activité dans l'usine, s'occupant du commerce, des mécani-

ques, et de tout l'administratif. Les ouvriers sont partis au combat, ne restent que des ouvrières.

La dureté de la guerre n'atteint pas les vallées du Forez. L'activité reste la même.

La grippe espagnole en revanche ne les épargne pas et touche la famille Omerin en 1917 : le gendre de Jacques, qui travaille à Escalon, décède, laissant seuls Marie, la fille de Jacques, et ses deux enfants. Jacques, 73 ans, reprend durant quelques mois le chemin de l'usine d'Escalon pour aider sa fille.

La baisse de l'activité commence à se faire sentir avec les années 1920. Les donneurs d'ordres se passent de plus en plus des façonniers, ayant internalisé la production dans leurs propres usines. Prix en baisse permanente, victimes de mauvais payeurs, Jacques, Marguerite et Claude ne cessent de se battre pour obtenir leurs dus.

Les conditions de travail ont évolué entre les années précédant la guerre et le milieu des années 1920.

Le nombre des ouvrières n'a pas ou peu varié, toujours entre dix et douze. Quatre d'entre elles, qui habitaient Le Monteix, mangeaient et dormaient à l'usine dans un dortoir situé dans le grenier de la maison de famille.

Les heures de travail ont en revanche bien diminué. Elles sont en effet passées de 12 heures avant 1914 à 8 heures en 1926.

1925 à 1945

Les débuts du petit-fils, Jacques

La situation économique n'est guère florissante en 1925 et Jacques Omerin, le fondateur, est bien trop âgé pour pouvoir tenir les rênes d'une usine. Quant à Claude, il est plus technicien que gestionnaire et le commerce n'est pas un de ses points forts.

Cette année-là, Jacques le petit-fils, 16 ans, est en classe de rhétorique (équivalent de la classe de 1^{ère} au lycée) au collège de Courpière.

Isolé de la vie de l'usine, il est néanmoins bien conscient de la situation et décide de reprendre l'affaire en mains.

Il arrête ses études et prend la place de son père. On le retrouve en 1930. Année de son mariage avec Marguerite Grangemare, qu'il connaît depuis son enfance. Année aussi où il commence à changer le fonctionnement



1932 • Usine du Pont-de-Chantemerle.
La grande roue sur le ruisseau de Pailhat.



1932 • Agrandissement de l'usine du Pont-de-Chantemerle.
De gauche à droite : Marguerite Omerin, Joséphine Omerin,
Michel Omerin, Claude Omerin, deux ouvrières et Jacques Omerin.

de l'usine. Il met en effet tout en place pour que l'usine de façonnier devienne une entreprise commerciale, fabriquant ses propres produits pour les vendre elle-même.

Il entreprend à cette fin une remise en état de son outil de production. En utilisant les matériaux à disposition autour de l'usine : l'eau, le sable, les pierres, etc., un nouveau bâtiment sort de terre pour accueillir les métiers au premier niveau et les transmissions et magasins au rez-de-chaussée. Une grande roue métallique de cinq mètres de diamètre remplace l'ancienne.

Les affaires se poursuivent difficilement, avec moins de travail à façon. Les donneurs d'ordres de Saint-Chamond ou d'Ambert subissent les contrecoups de la crise de 1929 et conservent le travail pour eux.

Jacques ne baisse pas les bras, la famille non plus qui travaille entièrement à l'usine. Une légère remontée des affaires semble apparaître en 1936, après le Front populaire.

Plusieurs dates sont à retenir pendant cette période. Des bonnes avec la naissance des trois enfants de Marguerite et Jacques :

- 28 Juin 1931 : naissance de Michel Omerin, le futur fondateur du groupe Omerin ;
- 5 Février 1934 : naissance de Gabriel Omerin. Il fera des études commerciales à l'ESC de Lyon et prendra la suite de Jacques en 1970 dans la société Tresse Industrie. Gabriel développera la société familiale et la transférera à Ambert en 1989.
- 6 Décembre 1936 : naissance de Marie-Claude qui sera une collaboratrice de son père Jacques et de son frère Gabriel.

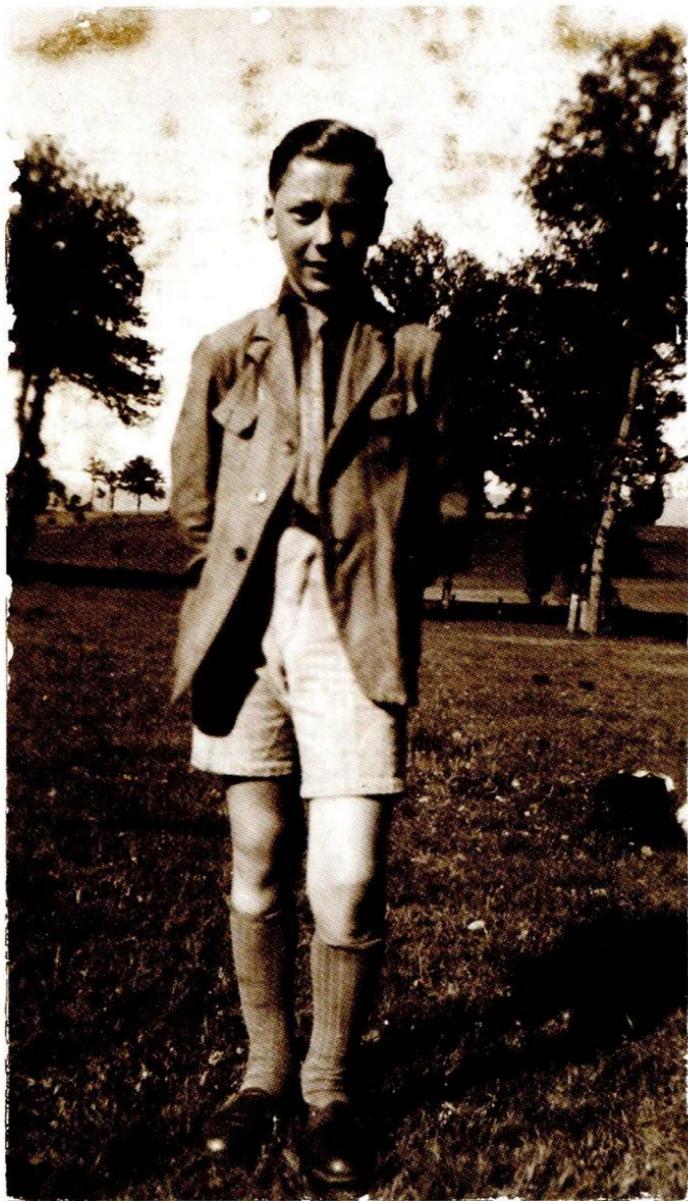


1941 • Devant l'usine du Pont-de-Chantemerle.
De gauche à droite : Joséphine Omerin, Michel Omerin, Josette Rocher, Marguerite Omerin, Marie-Claude Omerin, Gabriel Omerin, Claude Omerin.

Des mauvaises, avec en 1939 la mobilisation de Jacques, et le 21 juin 1940, date à laquelle il est fait prisonnier par les Allemands à Pont-de-Dore, alors qu'il était sergent responsable de la gare. Emmené au fond de la Prusse orientale, il est utilisé comme ouvrier aux champs, dans une ferme, près de Gumbinnen (aujourd'hui Gousev), ville à l'est de Koenisberg (devenue Kaliningrad), port militaire actuellement enclavé russe sur la Baltique au nord-est de la Pologne tout près de la frontière de la Lituanie.

On pourra lire, écrit sur un petit carnet pendant sa période de captivité : *« moral assez bas... ma pensée est sans cesse pour les miens dont je suis sans nouvelles depuis si longtemps. Ai écrit deux fois mais peuvent-ils recevoir ces lettres ? Ont-ils courage et espoir ? Ma Guite "sa femme Marguerite" a-t-elle la santé qu'il lui faut pour tenir bon ? La reverrai-je bientôt ? On désespère parfois. Et mes trois petits, que font-ils à leur école ? Que ferons-nous de Michel ? Tant de questions qui se posent et restent sans réponse... »*

L'usine s'arrête en 1942-43, faute de matière première. Les ouvrières partent, les métiers et les mécanismes s'encrassent car les huiles rarement disponibles sont de mauvaise qualité. Le Pont-de-Chantemerle entre en « hibernation ».



1944 • Michel Omerin. Photo prise sur le terrain
à l'emplacement de l'usine principale et siège du groupe Omerin à Ambert.

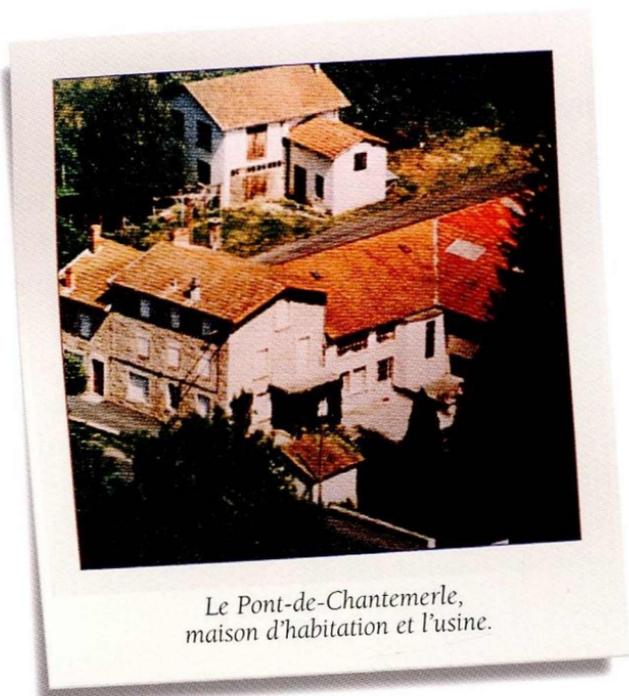
1945 à 1955

De la passementerie aux nouvelles technologies

La remise en route. Libéré et rapatrié par les Russes, Jacques revient de captivité le 25 juillet 1945. Il trouve une usine fermée depuis deux à trois ans. À peine rentré, il commence avec son père Claude à démonter puis à réparer tous les métiers, transmissions... Et il prend son bâton de pèlerin pour trouver des clients. D'anciens donneurs d'ordres refont travailler l'usine du Pont-de-Chantemerle, ainsi que des grossistes en passementerie et en confection de Paris.

Jacques élargit sa gamme de produits. Les lacets pour chaussures et corsets de toute couleur et de toute taille, des galons, des passementeries qu'il fabrique sans donneurs d'ordres avec des métiers transformés par les établissements Vossenat ou Nayme et réglés par ses soins. Tresses plates à deux ou trois couleurs parallèles assemblées, tresses de bordures, serpentines à trois couleurs, tresses à franges, à bouclettes, des bretelles de combinaisons, des bordures de robes de chambre, etc., produits dénommés picot ou tresse escargot. Les matières travaillées sont le coton et la rayonne. Des produits haut de gamme mis au point et fabriqués par Jacques, excellent régleur, sur les fameux métiers en bois de Saint-Chamond. Des métiers vieux de plus d'un siècle qui auront encore de belles années devant eux.

L'usine, repartie fin 1945, alimente en 1946 de cent vingt à cent cinquante métiers dont cinquante, possédant dix-sept et vingt-et-un fuseaux, fabriquent la serpentine (bordure en zigzag pour orner tabliers et robes).



Le Pont-de-Chantemerle,
maison d'habitation et l'usine.



1950 • Pièces de la collection de passementeries
pour la confection fabriquées par Jacques Omerin à l'usine
du Pont-de-Chantemerle.

Une douzaine d'ouvrières, surveillées par la mère de Jacques, Joséphine, font tourner rond ces machines en maintenant la valse des fuseaux et canettes. Claude, le père de Jacques, est toujours à l'entretien des métiers. Des métiers qui pourront ainsi fonctionner seize heures par jour pendant plusieurs dizaines d'années.

L'entrée en scène de Michel Omerin. Né en 1931, Michel Omerin a suivi une scolarité à Job puis à Ambert. L'usine de Chantemerle, il la connaît, y est né et y passe le plus clair de son temps libre au milieu des métiers, à penser améliorations et innovations. En 1946, après le brevet des écoles, ses parents et lui décident qu'il s'engagera dans une



1949 • La famille Omerin
Gabriel, Jacques, Michel, Marguerite et Marie-Claude.

carrière d'ingénieur. Après le bac, ce sera l'ECAM de Lyon, l'École catholique des Arts et Métiers. Il y entre en 1949 et en sort diplômé en 1953.



1945 • Usine de Repotte achetée en 1953 par Jacques Omerin

À cette même période, l'usine de Pont-de-Chantemerle produit plusieurs types de tressage. Des tresses et passementeries pour l'habillement, fabriquées à façon depuis les débuts : lacets et bretelles, cordons et tresses élastiques pour sous-vêtements, cordons et drisses de parachutes. Une production diversifiée dans le textile, trop, et peu payée, qui a face à elle des concurrents bien mieux placés sur le marché : les établissements Joubert, Berne et Tissot.

Jacques Omerin s'est aussi lancé dans une nouveauté, des tresses tubulaires pour gaines isolantes en rayonne réalisées depuis 1948 environ. Les premiers produits pour l'industrie électrique. Elles sont revendues

aux établissements Lejeune, à Paris, qui les vernit et les vend comme gaines isolantes.

L'électricité et l'entraînement des machines par moteur électrique prennent le pas en effet dans l'après-guerre sur l'hydraulique et les transmissions ; des moteurs et des machines nécessitant des gaines isolantes dans leurs bobinages. Si le vernissage était réalisé à Paris, les tresses, d'abord en coton, puis en rayonne et enfin en fil de verre plus tard encore, proviennent d'usines de la région d'Ambert.

Malgré cette ouverture vers l'industrie, qui représente un tiers de la production du Pont-de-Chantemerle, Michel comprend que l'affaire de son père ne pourra se développer sans produit innovant, plus spécialisé et qui se démarque de celui de ses concurrents. Il est par ailleurs persuadé que le travail à façon n'est pas l'avenir.

Faisant le point des capacités et de l'outil de production, des novations sur le marché de la tresse, répertoriant les nouveaux matériaux à disposition, Michel entrevoit des possibilités de réorienter la production vers les tresses industrielles ; dans un premier temps ce sera le tube isolant tressé et verni pour la construction électrique. Il s'intéresse aussi déjà au fil de verre comme matériau de tressage.

Repotte, quand le hasard fait (bien) les choses.

Michel Omerin ambitionne d'être chef d'entreprise depuis son enfance. Son père est encore jeune dans les années 1950 et pas prêt à laisser sa place à son fils aîné. Avec son diplôme, Michel Omerin pourrait trouver un emploi dans l'industrie, l'usine de son père ne générant pas suffisamment de revenus pour eux deux. Une autre solution serait

de créer sa propre affaire.

Les événements vont orienter ses choix. En septembre 1953, Jacques et Michel Omerin vont par curiosité assister à la vente « à la bougie » de l'usine de Repotte à Olliergues. Cette fabrique de tricotage de chaussettes et maillots de corps appartenait au début du XX^e siècle à Charles Dubien ; ses gendres, Boy et Proriol, se sont associés pour continuer l'affaire. Mais se sont très vite séparés pour incompatibilité d'humeur. Boy s'est installé chez lui à Marat, Proriol a gardé Repotte. L'affaire a rapidement périclité, jusqu'à la liquidation et la mise en vente de septembre 1953.

Au Palais de Justice d'Ambert, lieu de la vente, Jacques et Michel Omerin venus en simples visiteurs sont aussitôt happés par Proriol et désignés comme acheteurs aux huissiers. Une boutade pour le père et le fils.

Les enchères commencent, la mise à prix est de 1,5 million d'anciens francs (soit 15 000 nouveaux francs ou 2 287 euros !). Jacques et Michel Omerin attendent les surenchères, persuadés que des acheteurs se trouvent dans le public. La bougie se consume, rapidement, trop, une seconde est allumée. En trente secondes, l'adjudication est martelée, Jacques et Michel Omerin sont propriétaires de Repotte ! Soit l'usine, sa chute d'eau, le bief, la cour, l'atelier de mécanique et la maison d'habitation.

D'autres lots suivent, à savoir la blanchisserie-teinturerie et le garage. La blanchisserie est acquise de plein gré cette fois par Jacques Omerin pour qui c'est tout ou rien. Il entrevoit déjà, tout comme son fils Michel, l'intérêt de tout posséder. Quant au garage, Proriol, qui désire initialement le garder, finira par le céder à Jacques Omerin dans les huit jours.

1953 • *Affiche de la mise en vente de l'usine de Repotte.*

Les premières recherches

En 1953, Michel Omerin n'a pas encore fait son service militaire. En attendant d'être incorporé, il suit son père dans l'usine, mais l'informe de ses projets dans le domaine des gaines isolantes qu'il pourrait venir à l'usine de Repotte.

En 1955 s'achève la première période militaire de Michel. Il doit alors décider de son avenir. Contrairement à l'avis de certains de ses amis ou parents qui lui conseillent la grande industrie pour valoriser son diplôme d'ingénieur, il est fortement soutenu par son père Jacques. Esprit très travailleur, indépendant et entreprenant, Jacques le conforte dans l'idée de devenir comme lui son propre patron.

C'est grâce à lui que Michel fait ses premiers pas dans les affaires. En travaillant avec Jacques de 1957 à 1959, Michel a l'occasion de mettre au point ses nouvelles fabrications, d'étudier les marchés, les prix, d'apprendre à connaître et de prospecter la clientèle industrielle. Il se rend compte en étudiant les produits concurrents que les tubes isolants et plus tard les fils et câbles électriques pour hautes températures sont susceptibles de se développer et d'être à l'origine d'une affaire parallèle mais différente des tresses textiles pour la confection.

En août 1955, Michel se marie avec Bernadette Rolhion qui est secrétaire comptable. Comme Jacques, elle encourage et soutient Michel dans sa décision de créer sa propre entreprise. Elle est la première secrétaire de son mari et organise le service commercial. Dans les difficiles années du démarrage, Bernadette s'avère une parfaite collaboratrice.

De cette union naissent :

- Catherine, le 15 Novembre 1957. Pharmacienne, elle est fondatrice d'une œuvre humanitaire, l'association « Les Enfants du Ladakh ». Elle reçoit la Légion d'honneur pour cette œuvre en 2008 ;
- Jean-Jacques, le 9 Novembre 1959, l'année où débute l'aventure de la société Omerin ;
- Xavier, le 22 Avril 1963, le futur successeur de Michel et PDG actuel du groupe Omerin.

Mise en route de l'usine de Repotte

En 1955, après sa première période militaire à l'école des officiers de réserve de Cherchell (Algérie), puis comme aspirant au 5^e RTS à Fez (Maroc), Michel commence la remise en état de l'usine de Repotte. Avec l'aide d'un ami menuisier, Georges Fournet, et d'un voisin Célestin Vial, ils refont un plancher et réparent turbine et transmissions. Un mécanicien d'Olliergues, Gourcy, transforme la blanchisserie en atelier de vernissage ; les étuves à tiroirs sont adaptées pour sécher les tresses à vernir. Une chaudière à sciure est prévue pour les chauffer. Les moyens modestes obligent à rechercher les formules les plus économiques.

En 1956, Michel est rappelé pour six mois au Maroc et ce n'est qu'à son retour au début de 1957 qu'il met au point et démarre ses premières fabrications. Elles lui permettent d'échantillonner pour aller prospecter sa nouvelle clientèle.

À Repotte, parallèlement au vernissage, est installé un premier atelier de tressage. Des métiers en bois de type Saint-Chamond sont achetés d'occasion, modifiés et adaptés



1954 • Michel Omerin, première période militaire à Fez (Maroc).

au tressage des gaines tubulaires, notamment en fil de verre. Un premier ouvrier de 18 ans, Antoine Saleix dit « Nanou », est embauché. Il restera fidèle à la société jusqu'à sa retraite en 1995.

Les établissements Michel Omerin De 1957 à 1959

Les visites commerciales aux confectionneurs de Paris pour le compte de son père sont prétextes à Michel pour démarcher les grossistes en isolants électriques. Dès 1957, les établissements Bourgeois et TVT (Technique du Verre Tissé), spécialisés l'un et l'autre dans les tissus et les rubans de verre, sont intéressés par ses gaines isolantes. Leroy Somer à Angoulême et la CEM, Compagnie Électro-Mécanique, à Lyon sont les premiers fabricants de moteurs électriques à lui faire confiance et lui passer une commande d'essai.

Avec peu de frais de fonctionnement et un investissement minimum (sans emprunt), Michel est en mesure de se placer sur le marché et de concurrencer non seulement les grosses entreprises de Saint-Chamond, mais aussi ses voisins ambertois, les établissements Berne ou Favier qui fabriquent également ces isolants et sont très compétitifs.

Michel aura parfois besoin de sa carte de visite et de son diplôme d'ingénieur pour être pris au sérieux par les acheteurs de la grande industrie, ses principaux clients.

Les premiers pas de Michel Omerin dans les affaires

Malgré une concurrence sérieuse et des mises au point laborieuses des produits, les affaires se développent. En 1959, ayant les capacités suffisantes pour démarrer son activité, Michel Omerin se lance en nom propre. Il louera les locaux et le matériel de Repotte à son père. Entre 1958 et 1960, l'usine passera de un à dix-huit salariés, de un à

VENTES

MOIS D' Avril

1959

0 PG

DATES	FOLIOS	CLIENTS	MONTANT DES FACTURES	AU CRÉDIT DE			AFFECTATION	DIVERS
				Portes assurances	Portes France	Portes Etranger		
		REPORTS						
1	4	Sarazin Honnelles	13.114	2.194	70950			
2	4	Bougeois Paris	132.033		132.033			
3	4	Bougeois Paris	244.225		244.225			
4	4	Sarazin Paris	54.905	1.024	53.881			
5	4	Sarazin Paris	12.036	489	12.547			
6	4	Ziger Paris	15.025		15.025			
7	6	T. S. T. Paris	37.560			37.560		
8	6	T. S. T. Paris	53.706		53.706			
9	10	Norme Lyon	19.275		19.275			
10	10	Norme Prati Lyon	30.375		30.375			
11	10	Bougeois Paris	239.321		239.321			
12	10	Bougeois Paris	26.241		26.241			
13	10	T. S. T. Paris	60.500		60.500			
14	10	T. S. T. Paris	76.982		76.982			
15	11	Sabatjan Tarbes	41.930	790	41.140			
16	11	Bouillet Arcueil	51.024	697	50.327			
17	13	Ziger Paris	72.400		72.400			
18	16	Normacem Lyon	51.365		51.365			
19	15	Telemechanique Electron. Nantes	16.282	664	15.618			
20	21	Colas Lyon	181.875		181.875			
21	21	Bougeois Paris	473.991		473.991			
22	21	Bougeois Paris	36.988		36.988			
3	21	Bougeois Paris	158.140		158.140			
4	21	Bougeois Paris	91.403		91.403			
5	23	Normacem Lyon	125.018		125.018			
6	23	Sarazin Honnelles	50.170		50.170			
7	24	T. S. T. Paris	87.548		87.548			
			2481302	5918	2437819	37560		
		1222000	35303		35303			

A REPORTER

trois ménards, de la tresse écrue au vernissage.

Les ateliers tressent la rayonne, le coton mais aussi le fil de verre qui a une très bonne résistance aux hautes températures. Le catalogue comporte alors plusieurs types de gaines :

- les gaines de classe A, résistant à 90 °C
- les gaines de classe B, résistant à 110 °C
- les gaines de classe F, résistant à 155 °C
- les gaines de classe C, résistant à 180 °C, pour les résistances chauffantes, des gaines incombustibles.

Les tensions de claquage vont de 1 000 à 3 000 volts selon l'épaisseur d'enduction ou l'épaisseur de fibre de verre. Parfois deux ou trois tresses superposées remplacent les perles en stéatite près des résistances chauffantes. Les classes isolantes de classes B, F ou C sont systématiquement tressées en fil de verre ; la classe A en coton ou en rayonne.



1961 • Gamme de tresses et gaines isolantes fabriquées par Tresses et Câbles d'Auvergne, Ets M. Omerin.



1960 • Construction de l'usine principale de tressage sur trois niveaux à Repotte.

Effectifs et postes de l'usine en août 1960

Métiers : mesdames Viallon, Paulin, Chausson, Mure et Dubien

Mécanique : Jean Tournebize et Gaston Gourbeyre

Canetières : madame Tournebize

Magasin : madame Beaudoux

Pliage : mademoiselle Defradas, madame Gourbeyre

Vernissage : messieurs Millet, Chambon et Antoine Saleix (Nanou)

Responsables du tressage : mesdames Beaufocher, Chambon et Pourrat

Secrétariat : Éliane Guillaumont

Les salariés travaillent 48 heures par semaine aux métiers. Ils effectuent de 168 à 180 heures par mois et sont payés de 260 à 300 nouveaux francs.

Le métier type Saint-Chamond, un choix stratégique

Le choix de ces anciens métiers n'est pas sans intérêt. En cette époque d'après-guerre, les nouvelles tresseuses métalliques de conception allemande, prévues pour les fils coton ou polyester, ne conviennent pas au tressage du fil de verre. Le duvet de verre forme en effet avec l'huile de graissage un produit abrasif qui attaque le métal des glissières. Avec les métiers en bois, l'usure est bien moindre. Michel Omerin décide donc, dans un premier temps, de conserver le métier de Saint-Chamond et de l'améliorer pour l'adapter dans les meilleures conditions au tressage du fil de verre, spécialité de la maison. Il remplace les pièces d'usure en bois par des pièces plastiques moulées résistantes (Delrin), chrome dur les fuseaux métalliques et optimise la technique de glissement des fuseaux. Tous ces travaux sont réalisés à l'atelier mécanique de l'usine à peu de frais. Les métiers ainsi transformés pourront encore tourner une vingtaine d'années sans problème.

De 1960 à 1970, nombre de métiers sont achetés dans diverses usines de Saint-Chamond, Izieux ou de la vallée du Dorlay, berceau du tressage. En 1962, Michel Omerin achète tout le matériel, soit plus de deux cents métiers, de l'usine Béal à Carcasse, à quinze kilomètres d'Olliergues. Il adapte tout le matériel au tressage du fil de verre et l'installe dans une nouvelle usine à trois niveaux construite à Repotte en 1962. Ils seront transférés à Ambert à partir de 1970. Avec un tel parc de machines, plus de mille métiers dans les années 1970, la société Omerin pourra assurer une production importante et s'imposer sur le marché.

Les débuts du vernissage

À partir de 1960, les métiers à tresser tournent jusqu'à seize heures par jour, parfois de nuit pour certains métiers. Le vernissage s'effectue sur quatre postes de travail et quatre étuves, fonctionnant même la nuit.

Le vernissage est un travail salissant accompli mécaniquement sous la surveillance d'un homme. Comme pour les métiers, les machines à vernir relèvent du bricolage maison et certaines dureront plusieurs années.

La tresse est enduite d'huile de lin. Celle-ci favorise la bonne imprégnation de la tresse tout en garantissant sa souplesse et celle du verni. La gaine enroulée sur un guindré extensible passe dans un bac à verni. À la sortie de celui-ci, une filière en acier trempé en élimine le surplus. La tresse vernie est ensuite enroulée en écheveaux qui restent dans une étuve à 50 °C pendant huit heures.

Ce type de vernissage va perdurer jusqu'en 1968 (jusqu'à 10 000 mètres par jour sont alors produits) où l'entreprise accèdera au vernissage en continu grâce au polyuréthane à séchage rapide.

Les résultats permettent, en **1961, de transformer l'entreprise en nom propre en une société anonyme du nom de *Tresses et Câbles d'Auvergne, Etablissements Michel Omerin (TCA Ets M. Omerin)***. Vingt-cinq personnes y travaillent alors. Sa spécialité ? La tresse du fil de verre imprégnée ou vernie.

En 1963, les premières exportations débutent vers l'Italie, la Belgique, le Danemark et la Pologne. Cette même année, après une sœur et un frère aînés, Xavier Omerin voit le jour...



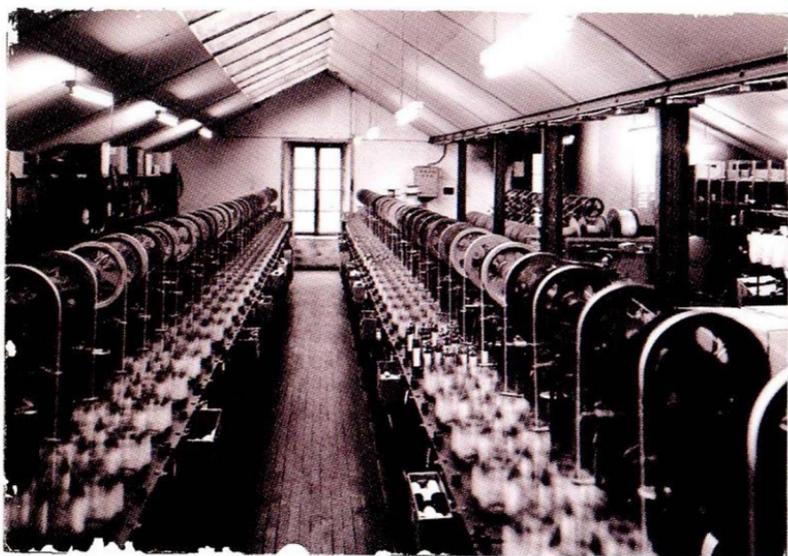
1965 • Ancienne scierie Vial et moulins attenants achetés par Michel Omerin pour agrandir l'usine de Repotte.

1965 : un nouveau marché, les fils et câbles électriques

Un premier four électrique vertical est installé en 1965 pour l'enduction du « Plastisol », plastique souple. Une installation inspirée de celle d'Aismalibar, client espagnol d'alors qui achète des tresses à Omerin et les enduit ensuite.

Ce four permet d'enduire des gaines isolantes tout d'abord de plastisol, puis de caoutchouc de silicone.

En 1965 toujours, Michel Omerin rachète les vieux bâtiments de l'ancienne scierie Vial, ainsi que les moulins à farine et à huile attenants. Remis en état, ils accueillent en 1966 le premier four vertical de sept ou huit mètres de haut pour l'enduction en continu des fils électriques hautes températures. TCA s'est en effet mis à en fabriquer dans ces



1966 • Premier atelier de tressage de fils électriques à l'usine de Repotte.

années pour des clients, Rosières, Scholtès et De Dietrich, sur leur demande.

Naissance d'un produit phare, le PVS. Le fil électrique isolé à la fibre de verre est un produit jusqu'alors fabriqué par Silisol à Saint-Étienne. Mais la demande des clients n'est pas à considérer à la légère. La fabrication de fils et câbles électriques isolés constitue alors un nouveau marché pour l'entreprise. Celle-ci y trouve un moyen de réaliser un produit encore peu demandé mais plein d'avenir.

La production débute sur une vingtaine de métiers en bois transformés un peu dans l'urgence pour cette nouvelle demande. Quelques mois après les premiers essais, la fabrication est lancée : une toronneuse réalise les torons de cuivre ; ils sont gupés et tressés en fibre de verre, enduits de silicone, colorés dans un bac et séchés en écheveaux pendant



1969 • Usine de Repotte, telle qu'elle est encore aujourd'hui.

plusieurs heures, jusqu'à ce que le four vertical soit installé et que l'enduction se fasse en continu. Ces fils supportent, selon les prévisions, 1 500 volts au claquage à 200 °C.

Un incident survenu sur des appareils Scholtès équipés de ces câbles fait progresser la conception et la fiabilité des câbles de TCA. Leur résistance à la chaleur et au voltage est confirmée. En revanche, elle ne l'est pas suffisamment à l'humidité. Michel Omerin propose alors de placer entre deux guipages de verre des rubans croisés en polyester, qui s'avèrent d'excellents isolants à l'humidité.

Les essais montrent une parfaite tenue des fils à la température et à l'humidité. Les clients ne sont pas perdus, et l'un des meilleurs succès de TCA dans le câble électrique isolé est né : le PVS (pour Polyester Verre Siliconé). Sa fabrication s'étalera sur une vingtaine d'années.



1970 • *Atelier de tressage, usine de Repotte.*

En 1968, fort de son adaptabilité, TCA est passé à une production industrielle des fils et câbles électriques spéciaux.

En 1968 encore arrivent les vernis polyuréthanes, fabriqués par Rhône-Poulenc. Des vernis qui ont comme intérêt de sécher rapidement, autorisant alors l'enduction en continu. Deux gros fours verticaux de huit mètres avec chauffage par thermofluide sont alors installés à l'emplacement des moulins du site Vial.

Une croissance constante

Presque dix ans après sa création, l'entreprise compte plus de soixante salariés, tourne jour et nuit, s'est agrandie sur le site de Repotte, ainsi que sur l'ancien site Vial. Mais Michel Omerin continue à tout gérer, commercial, mise au point et fabrication. L'administratif est pris en charge par une secrétaire, et en 1966 un cadre technique a été embauché. L'entreprise fonctionne alors encore comme une grosse structure artisanale.

En 1966 se pose la question du développement de la société et de la recherche d'un nouveau site, plus pratique. L'embauche de Pierre Cottier début 1966 permet à Michel Omerin de se reposer sur un cadre de toute confiance, qui s'impose d'emblée auprès du personnel par son sérieux, sa rigueur et ses compétences techniques.

En 1968, Michel Omerin envisage pour agrandir les locaux de l'entreprise de s'implanter sur un terrain situé au-dessus de Repotte. Mai 1968 arrive et les transactions n'ont toujours pas abouti.

Mai 1968 et ses « événements » qui ont bien malgré eux atteint les salariés de Repotte : pour les obliger à prendre position face aux mouvements ouvriers et syndicaux, EDF coupe l'électricité. Faute de pouvoir travailler, les ouvriers se regroupent et commencent à discuter. Des revendications salariales et d'horaires se font entendre, elles sont résolues à l'amiable.

Ces mouvements, s'ils ont quelque peu fait évoluer la situation des salariés, ont eu des répercussions chez les patrons. Michel Omerin n'échappe pas à la règle et envisage différemment le développement de son entreprise. Certaines communes commencent à créer des zones indus-

trielles destinées à accueillir des entreprises à des prix compétitifs. Michel Omerin se voit proposer un terrain à Ambert. Un terrain bien plus intéressant à ses yeux que celui tout en pente à Olliergues pour lequel il avait engagé des négociations.

Il n'est en revanche pas question de déménager les usines de Repotte et Vial, pour ne pas pénaliser les salariés tout d'abord, et pour éviter des désagréments olfactifs en ville avec les vernis utilisés.

Michel Omerin confie donc les rênes de l'usine d'Olliergues à Pierre Cottier.

Les travaux débutent en 1969 sur les terrains d'Ambert.

À partir de 1970, un atelier de tressage est construit à Ambert dans des locaux neufs et bien plus pratiques que Repotte, où la place pour l'activité de tressage fait défaut.



1972 • Première usine construite à Ambert.

Dans les années 1972-1974, les métiers bois ne conviendront plus pour le tressage des fils électriques. Michel Omerin fera alors fabriquer sur ses plans, à Jean Béal un ami mécanicien d'Ambert, une série de deux cents métiers rapides spéciaux à tête renversée. Le duvet de verre ne tombe plus alors dans les parties mécaniques, mais par terre. Ces métiers travailleront dans de bonnes conditions durant quinze à vingt ans. Ils assureront une production de 50 000 mètres par jour de fil isolé. Ils satisferont les commandes des plus gros clients, Scholtès, De Dietrich et Rosières. En 1985, les techniques ayant évolué, les fabricants de tresseuses font subir des traitement de surface très résistants à toutes les pièces d'usure. Les métiers ainsi conçus conviennent parfaitement au travail du fil de verre. En trois ans, de 1985 à 1988, tout le parc de machines anciennes sera remplacé par de nouveaux métiers rapides achetés en Espagne à la société Trenz.

1972 marque le déménagement du siège dans les locaux d'Ambert, en août. C'est aussi l'année de l'arrivée de l'extrusion de l'élastomère de silicone chez TCA. Une nouvelle ère, plus industrielle, commence.

1972-1995 L'envol de l'entreprise

La croissance interne par intégration verticale

Après l'installation du siège à Ambert, Michel Omerin n'aura de cesse d'agrandir les locaux. Ce seront plus de vingt années de construction. En 1975, le magasin est construit, en 1976, c'est au tour de nouveaux bureaux, en façade de l'usine.



1975 • Atelier de tressage de gaines isolantes à Ambert.

En 1977, les ateliers de tressage sont agrandis, l'activité retordage débute peu après. En 1978-79 est construit un atelier à deux étages le long de la Dore prévu à l'origine pour le vernissage et l'installation de fours identiques à ceux d'Olliergues. 1984-85, une nouvelle usine est construite pour abriter la filiale IFT fonctionnant autour de la gamme FLEXO, créée en 1976. En 1987-1988 est

implantée la câblerie pour extrusion silicone, en 1991 l'atelier de retordage du fil de verre, en 1992-1993, l'atelier de câblerie, toronnage et câblage, en 1994, les bureaux. Sans compter les agrandissements successifs des différents ateliers.



1978 • Machine de moulinage retordage du fil de verre.

Ces travaux permettent de répondre au marché et à la forte croissance de l'activité après 1985, date à laquelle Xavier Omerin intègre l'entreprise et en développe la politique commerciale. C'est aussi une stratégie de développement, débutée avant 1970, par intégration verticale de diverses activités – formulation des polymères, extrusion et coloration du silicone, retordage du fil de verre et tressage –, qui s'effectuera jusqu'à la fin des années 1980. L'objectif est de maîtriser le plus possible la chaîne des opérations successives et de la technologie pour en contrôler les coûts. L'entreprise devient alors multi-spécialisée et multi-sectorielle : dans le textile avec le tressage ; dans la métallurgie avec le toronnage des métaux conducteurs ; dans la chimie

avec le vernissage des gaines et le compoundage des matières comme le silicone extrudable ; dans l'électrotechnique enfin.

L'extrusion. En 1972 débute l'activité de l'extrusion et la coloration du silicone. La première ligne est artisanale. Elle comprend un petit mélangeur à cylindre pour la préparation et la coloration du silicone et une boudineuse de marque Andouard, à laquelle sont adjoints des dérouloirs, des pantins et des enrouloirs fabriqués spécialement par Jean Béal. Quant au four de vulcanisation, c'est aussi un produit maison, constitué de dix tubes chauffants en céramique percés d'un trou pour le passage du câble, tous maintenus par un châssis métallique.

Du matériel maison et des débuts qui n'ont pas été sans ratés : câble mal centré, silicone collant sur le cuivre, bulles d'air dans le silicone. Une gaine tressée recouvrait quelquefois ces imperfections. Ces débuts modestes n'entacheront pas l'avenir de TCA dans ce domaine puisqu'il en sera le leader vingt-cinq ans plus tard. Un palier technologique est franchi dans l'extrusion silicone en 1987-88 avec l'arrivée de la câblerie silicone. Claude Colignon installera les diverses lignes de fabrique constituées de puissantes extrudeuses et de fours de vulcanisation par bains de sel en fusion.

Le retordage. Le retordage du fil de verre est indispensable à l'activité de TCA : le fil non retordu peluche et ne peut pas être utilisé. Vers 1978, la Société du Verre Textile, le fournisseur de fil de verre, menace d'arrêter son activité de retordage. Michel Omerin est en effet resté très longtemps fidèle à trois fournisseurs (Alcatel cuivre à Chauny, le Verre Textile Saint-Gobain à Chambéry et Rhône-Poulenc silicone à Lyon). Une assembleuse-retordeuse est alors ache-

tée et installée dans des ateliers près de la Dore agrandis en 1977.

La câblerie. L'arrivée de la grande câblerie date de 1987-88. Des toronneuses sont néanmoins utilisées depuis la fabrication du PVS, en 1968. En 1987-88, Omerin se lance alors dans la fabrication de câbles de fortes sections. De lourdes toronneuses sont achetées d'occasion à des câbleries qui les avaient mises au rebut. Les câbles ainsi fabriqués sont ensuite gainés de silicone par extrusion.

La technologie dans les bureaux

Tout comme les machines des ateliers font l'objet de tous les soins, les bureaux se voient dotés de machines en fonction de l'évolution des technologies.

Michel Omerin achète la première au retour de son service militaire au Maroc. En 1957, il se dote d'une machine à calculer mécanique à manivelle, la « Pascaline ». Elle fonctionnera jusqu'en 1966 dans les bureaux, puis rejoindra le magasin.

1966 marque l'entrée de la société dans l'ère de l'électronique avec l'arrivée de la première calculette électronique. Une machine rare et chère, qui réalise les quatre opérations de base, et sans bruit. Néanmoins, Michel Omerin utilise encore très couramment sa règle à calcul, avec laquelle il avait appris à compter à l'école.

En 1975, la comptabilité est dotée de machines à cartes perforées Olivetti, bruyantes mais automatiques, un gros soulagement pour le service. Le premier ordinateur fait son entrée en 1983. Un matériel allemand, Nixdorf, très lourd et encombrant. Le représentant promet monts et merveilles, les machines peuvent tout faire, dont de nombreuses statistiques qui ne serviront jamais à rien.

Une anecdote : Michel Omerin a écouté un bon moment le représentant Nixdorf, puis lui a demandé si sa machine sortait les factures. C'était la seule chose qui lui importait. En lui promettant que si jamais elle venait à s'arrêter d'en produire, le représentant entendrait grossièrement « parler du pays » !

Autre anecdote sur l'informatique : Marinette Gourbeyre, responsable du magasin, travaillait sans machine à calculer et remplissait les bordereaux d'une très belle écriture aux pleins et déliés. L'arrivée de l'informatique constitue pour elle une révolution, dans laquelle elle ne compte pas s'engager. Voici un dialogue, véridique, entre elle et Michel Omerin arrivant avec un ordinateur :

« Qu'est-ce que c'est que ça ? », dit Marinette Gourbeyre avec son accent local.

Michel Omerin : « C'est l'informatique »

« Parce que vous voulez que je me serve de ça ? »

« Et bien Marinette, va bien falloir apprendre ! »

« Comment ? Le Louinou (son mari), ne m'a jamais appris à jouer de l'accordéon, pourtant il n'y a pas plus de boutons sur son accordéon que sur votre truc. Alors ne comptez pas sur moi ! »

La croissance par la diversification

Malgré une activité en progression, Michel Omerin doute au cours des années 1970 de l'activité gaines isolantes. Le décollage du chiffre d'affaires n'est pas au rendez-vous, les difficultés si : métiers trop anciens, manque de connaissance du secteur, peu de temps pour s'en occuper et peu d'aide pour le faire, une concurrence trop présente, comme Silisol. Il décide alors de s'ouvrir à d'autres activités, parfois

en lien avec le tressage, parfois très éloignées.

IFT. À la demande d'un client, Michel Omerin s'oriente vers les flexibles tressés et crée en 1976 le produit Flexo, un flexible pour sanitaire et chauffage central. Il est à l'origine d'IFT, la première filiale de l'entreprise. Flexo est une véritable découverte : un tube flexible, inventé par le client, protégé par une gaine tressée en polyester, dont le coût de fabrication est identique à celui du cuivre, mais qui est bien plus simple à mettre en œuvre que ce dernier. La gamme s'élargira jusqu'à la tresse métallique en acier galvanisé ou inoxydable, un flexible solide et toujours très simple d'utilisation, à la portée de tous. C'est de nos jours une filiale d'une trentaine de salariés, dont les produits diversifiés se situent dans le haut de gamme.

Les aventures Isocol et Armater. La diversification s'étend bien au-delà des activités en lien avec le tressage et le gainage des câbles. Michel Omerin s'oriente dans un nouveau domaine, des produits encore peu connus en France : des colles pour bâtiment et des enduits de façade. Isocol est créée, une colle spéciale pour bâtiments anciens, TCA devient fabricant de ce nouveau produit. Il s'équipe alors d'un malaxeur pour la fabrication. Avec Isocol, Michel Omerin espère toucher le secteur du bâtiment, surtout de la restauration de bâtiments anciens. L'activité ne se développe malheureusement pas, faute d'une équipe de commerciaux structurée, et par une mauvaise connaissance aussi des réseaux de distribution. Michel Omerin préfère revendre l'affaire pendant qu'il est encore temps. Il la cède à François Paulin, un ami qui l'avait aidé dans l'installation de l'activité. L'entreprise existe toujours, sous le nom de SOPAP, installée à Saint-Ferréol-des-Côtes, près d'Ambert.

Armater est une aventure plus pénible. Michel Omerin et Christian Tabouy, directeur d'IFT à cette période, s'engagent avec IFT pour produire l'invention de Jean-François Vignon. Des bandes alvéolées en non-tissé censées retenir la terre des talus et permettre les plantations. Enka, l'un des fournisseurs de non-tissé, obtient des exclusivités sur l'exportation. Parallèlement, un ami de Jean-François Vignon crée une société et réclame lui aussi des exclusivités. Une collaboration houleuse avec IFT qui se solde par des procès lorsque IFT décide de se retirer. Ces procès ne s'achèveront que dans les années 2000.

Les débuts de la croissance externe

Vers le milieu des années 1980, l'entreprise Tresses et câbles d'Auvergne, Etablissements Michel Omerin, a connu un fort développement depuis sa création. Par ses divers travaux, par la création d'activités plus diversifiées, TCA s'est agrandi. Il s'agit encore néanmoins d'une grosse entreprise de type artisanal qui n'a pas réussi à prendre son envol réel. Michel Omerin sent un manque dans le domaine commercial, celui qui lui a toujours pesé, pour dépasser le stade où est arrivé l'entreprise.

1985, l'année charnière. TCA achète l'activité câbles et gaines de l'entreprise « Cousin frères » fabricant à l'époque de fil à coudre et de cordages, sur proposition de celle-ci. Il s'agit de la première croissance externe du petit groupe ; et Michel Omerin fait entrer son fils, Xavier Omerin, à TCA, au début pour quelques mois, pour développer l'activité commerciale.

À 22 ans, Xavier Omerin sort d'une école de

commerce, conscient qu'il a tout à apprendre. Il commence par aller sur le terrain pour prospecter. Très vite, l'activité commerciale se développe, se structure sous la direction de Xavier Omerin. Michel Omerin peut se consacrer à la partie développement et investissement dans les ateliers. Le duo fonctionne très bien, soutenu par Pierre Cottier, bras droit de Michel Omerin, puis par Claude Colignon qui arrive en 1986.

En peu de temps, le réseau d'agents commerciaux se développe, les commandes augmentent en flèche. Les agrandissements, engagés dans les années précédentes, se poursuivent de plus belle.

Pensant rester provisoirement, Xavier Omerin s'installe en fait de plus en plus dans son rôle de directeur commercial, puis de DG en 1989. Il débute la restructuration de l'entreprise parallèlement au développement commercial. Michel Omerin, accaparé par des soucis familiaux, lui laisse peu à peu les rênes.

TCA aborde les années 1990 avec le vent en poupe. L'entreprise artisanale qu'elle était disparaît petit à petit au profit de l'entreprise industrielle. TCA est devenu leader européen de la tresse en fibre de verre, elle a pour client l'électroménager, l'électromécanique, les secteurs de la résistance chauffante, de la mesure & régulation, et l'industrie lourde entre autres. Ses cent quarante salariés font tourner environ huit cents machines. Ses produits répondent à des normes internationales ce qui leur permet d'être exportés vers vingt-six pays.

1990, nouvelle étape. Le capital est augmenté et surtout, Tresses et Câbles d'Auvergne, Etablissements Michel Omerin, change d'appellation. Omerin S.A. naît. Une décision qui participe de la politique de marque,

balbutiante à l'époque, pour rendre plus vendable une entreprise dont le nom est intraduisible, impossible à retenir à l'étranger. Le logo change, se simplifiera par la suite, jusqu'à la plus simple expression d'Omerin. Les différentes filiales verront d'ailleurs leurs logos adaptés en reprenant le graphisme de celui d'Omerin.

Les années 1990 constituent une période de grande croissance malgré une stagnation en 1993, suite à une crise économique. Néanmoins, la politique commerciale agressive et la politique d'investissement (environ 10 à 15 millions de francs par an à cette époque) et de recherche qui ont cours permettent à l'entreprise de reprendre sa croissance après cette année plus difficile.

À cette même période, Omerin se lance dans la fabrication de fils et câbles isolés aux résines fluorées : les fameux fils et câbles Teflon. Là encore la croissance sera rapide. Une première ligne expérimentale est installée puis deux, trois... jusqu'à six lignes qui tournent actuellement en 2/8 ou 3/8.

Toujours au début des années 90, Omerin lance sa nouvelle gamme de câbles de sécurité résistants au feu : Siliflam. Fort de quelques succès dans le développement des ventes de ces câbles, Omerin appréhende un marché nouveau pour lui, le marché des installateurs et distributeurs généralistes en France.

1995-2009

À la conquête du monde

1995 est encore une année virage, une année importante pour Omerin. Michel Omerin quitte l'entreprise. Trente-six ans après avoir créé son usine en nom propre, avec alors deux salariés et un produit, il laisse une entreprise de cent soixante-dix salariés, produisant des gammes de produits divers allant de la gaine isolante aux câbles hautes températures en passant par les flexibles pour sanitaires et chauffage, leader dans plusieurs de ces secteurs. Une entreprise prête à passer dans la catégorie supérieure, à se frotter à des géants mondiaux du câble, à répondre à des chantiers prestigieux.

1995 est l'arrivée de Xavier Omerin au poste de PDG. C'est aussi l'année d'obtention de l'ISO 9002, après de longues et dures restructurations de l'entreprise dans tous les domaines : organisation, process, commercial.

C'est enfin l'année d'une nouvelle augmentation de capital qui passe à 50 millions de francs.

1995-1999 : les premiers rachats d'entreprises

L'arrivée de Xavier Omerin marque le début d'une nouvelle stratégie de développement, liée aux profonds changements organisationnels que subit alors le secteur. Le développement par la croissance interne se poursuit, Xavier Omerin décide d'élargir sa politique de marque et de gammes. Solution : intégrer des structures déjà en place dont les produits sont complémentaires à ceux d'Omerin. Associée à une politique de qualité, elle permet à Omerin

d'acquérir une réactivité à la demande, capitale pour faire face à la concurrence.

Le premier rachat a lieu en **1997 avec Profiplast**. C'est un fabricant de câbles domestiques qui maîtrise les PVC, c'est-à-dire les thermoplastiques. L'entreprise, implantée à Montrond-les-Bains près de Saint-Étienne, avait été rachetée en 1966 par Louis Bruyère, père du dirigeant, Patrick Bruyère. Une entreprise dont la petite taille faisait craindre pour l'avenir. Le rapprochement et le rachat se font donc à la demande de Patrick Bruyère, qui espère ainsi la pérennisation de son entreprise. Dès le rachat, Omerin lui confie de nombreux câbles à gainer en sous-traitance. Il met aussi en commun les achats, agrandit les locaux, achète des machines, crée des gammes, publie des catalogues, organise des échanges de services. Une première intégration, assez facile, une mise en bouche pour les suivantes.

La restructuration de la production et la démarche qualité se poursuivent. En 1998, Omerin est qualifié ISO 9001. Il lance aussi à Ambert une vaste **plate-forme logistique de 6 300 m²**, entièrement informatisée, dont l'objectif est de rationaliser le conditionnement des produits et la gestion des stocks pour augmenter la productivité. Toutes les marchandises produites, soit à cette époque environ 13 000 références, sont gérées par la plate-forme, qui permet de répondre à une augmentation constante des activités.

L'exportation ne cesse d'augmenter et représente alors un tiers du chiffre d'affaires (260 millions de francs en 1998). Les implantations à l'étranger augmentent, tout comme le nombre de pays concernés.

Le rachat de Silisol, le concurrent historique, en 1999 marque le tournant pour Omerin, la poursuite

« d'une stratégie industrielle » comme le confie à l'époque Xavier Omerin aux médias. Silisol avait été créé par Jean Fressynet à la fin des années 1940 à Saint-Étienne. Entre 1959, date de l'installation de Michel Omerin, et 1999, une concurrence sérieuse s'est déroulée entre les deux entreprises.

Fabricant de gaines isolantes et de câbles électriques, utilisant la fibre de verre, Silisol était concurrent d'Omerin. Concurrence, mais aussi émulation industrielle – chacun cherche à imiter certains produits de l'autre sans toutefois toujours y réussir – et profond respect mutuel animeront les deux chefs d'entreprises au cours de ces années. Chacun a ses produits propres, mais de plus en plus de recouvrements, l'« overlap », s'observent dans les domaines du moteur et de l'électroménager.

Au début des années 1990, Omerin est passé devant Silisol lequel éprouve quelques difficultés depuis son installation dans sa nouvelle usine en zone industrielle du Devey en 1992. Éric Fressynet, dirigeant de Silisol, accepte de vendre à Omerin. Les transactions se font dans le plus grand secret et le 29 janvier de l'année 1999, le groupe Omerin acquiert Silisol et sa filiale MEIA : Silisol devient filiale, MEIA fusionne dans Omerin et devient le département produits chauffants. Débute alors pour Xavier Omerin une longue et dure bataille pour convaincre les salariés de Silisol du bien-fondé de cet achat et de ses bonnes intentions envers eux et l'entreprise.

Avec cet achat, le groupe Omerin devient le premier câblé européen sur le marché des gaines et câbles électriques pour hautes températures. Il offre des gammes de produits bien plus complètes.

2000-2009

Une PMI de portée internationale

L'acquisition de Silisol permet la création du pilier du groupe. Et repositionne le groupe à l'international et face aux gros câblers. Il se hisse ainsi à la tête du marché mondial des câbles pour hautes températures.

En 2000, Silisol devient Omerin division silisol. La fusion entre Omerin division principale et Omerin division silisol se fera plus tard. Trop de distorsions entre les deux structures subsistent alors, ce qui n'autorise pas à fusionner les entités en une seule.

En 2000 encore, autre étape, le groupe passe à l'euro et toutes ses sociétés deviennent des SAS (Sociétés par Actions Simplifiées).

En 2000 enfin, Xavier Omerin signe, non sans d'âpres négociations, les accords d'entreprises marquant le passage aux 35 heures.

En 2001, pour faire face à la concurrence internationale, Omerin crée à Monastir en Tunisie son premier site de production à l'étranger : **Omerin division Tunisienne**. Les gammes de produits, pour toucher les divers marchés des intégrateurs à la grande distribution, doivent en effet comprendre des produits spécialisés mais également des gammes de commodité et bon marché. Les entités de fabrication d'Omerin produisent clairement des marchandises haut de gamme dont la clientèle est satisfaite, mais pour éviter que certaines activités ne disparaissent ou ne cessent de se développer, Omerin choisit de déplacer les activités à forte part de main-d'œuvre vers l'usine de Tunisie. Au départ, ce sont des produits d'IFT destinés à la grande

distribution qui sont fabriqués chez Omerin division Tunisienne. Depuis, elle travaille en sous-traitance pour chacune des filiales du groupe, dans les mêmes conditions de process et de contrôle. Ses clients sont les sites du groupe Omerin, à 99 %. Les 6 000 m² de l'usine sont divisés en quatre ateliers : les produits chauffants, le tressage pour les gaines et les flexibles, les câbles domestiques et le montage et le conditionnement des flexibles. Si cette création a dû faire face à de nombreuses vagues d'opposition et rumeurs de fermetures d'usines en France, son utilité est maintenant avérée grâce à la création d'emplois dans ces mêmes usines.

En 2001 également, le 27 mars, le groupe Omerin rachète un petit concurrent en Argentine à Buenos-Aires. Xavier Omerin est persuadé ainsi de s'ouvrir largement les portes du MERCOSUR.

La société Industrias Real devenue Omerin division industrias real a fait l'objet d'une « mise en sommeil » un an après son rachat suite à la très grave crise qu'a subit l'Argentine, pays en quasi-faillite en 2002. Aujourd'hui la société existe toujours mais ne produit plus. Les locaux ont été loués au distributeur exclusif d'Omerin qui approvisionne, stocke et revend les produits français du groupe. L'activité est stable et le distributeur solvable. L'aventure « Argentine » pour délicate qu'elle fut est cependant amortie.

La stratégie d'extension de gamme et de développement se poursuit néanmoins en France.

Le rachat de Téléservice intervient en 2003. Téléservice, devenue TS Câbles, est une petite entreprise de Saint-Étienne fabriquant des câbles pour courant faible :



câbles coaxiaux, téléphoniques, informatiques, etc. Des produits malheureusement à faible valeur ajoutée dans un secteur fortement concurrentiel. Située à Saint-Étienne près de La Talaudière, elle a pour partie les mêmes clients qu'Omerin, des groupes de la distribution de matériel électrique.

Xavier Omerin l'acquiert au tribunal de commerce de Saint-Étienne, puisqu'elle était en redressement judiciaire. C'est une entreprise au lourd passif, dont le chef d'entreprise, génial créateur, s'est trouvé dépassé par le développement de l'activité et par son personnel qui se comportait en autant d'électrons libres. Xavier Omerin doit alors faire face à un conflit social important qui se solde en sa faveur.

Depuis, avec l'aide d'une partie de l'équipe d'origine, le groupe Omerin a très largement redressé l'affaire. Le chiffre d'affaires de TS Câbles a ainsi plus que doublé, puisqu'il est passé de 3 millions d'euros à 8,5 millions entre 2003 et 2009.

L'année suivante, en 2004, **Omerin division principale et Omerin division silisol fusionnent au sein d'Omerin SAS**. Après cinq années de travail important, le pilier principal est parfaitement solidifié, ses deux bases fonctionnent dans le même esprit, avec les mêmes objectifs.

La même année, Omerin rachète **Flexelec**, un établissement de Saint-Bonnet-de-Mure dans le Rhône spécialisé dans les éléments chauffants souples, des produits de haute technicité. Une société en parfaite santé, leader européen sur certains marchés comme les cordons chauffants pour vitrines réfrigérées, câbles chauffants de traçage électrique, systèmes de mise hors gel. Entreprise internatio-

nale qui possède quatre filiales en Allemagne, en Grande-Bretagne, à Singapour et en Tunisie (qui sera regroupée avec l'usine de Monastir) et des agents commerciaux dans vingt-sept pays. Son dirigeant, Claude Ferrand, 60 ans et sans successeur, souhaite céder, et de préférence à Omerin. Après un contact avec Xavier Omerin à la mi-2004, la vente se concrétise à la fin de l'année. Flexelec et Omerin se connaissent depuis plus de vingt ans, ils sont concurrents dans certains secteurs, ont les mêmes clients dans d'autres et les mêmes fournisseurs. Les Ferrand et Omerin sont amis. Grâce au rachat, le groupe élargit son offre dans une activité jusqu'alors secondaire pour lui, qui devient pour le coup importante. Il acquiert par ailleurs une position renforcée à l'international. La filiale de Singapour notamment jouera à l'avenir un rôle important pour l'implantation en Asie dans la promotion des produits du groupe et dans la recherche de fournisseurs en matières premières ou en produits finis.

C'est d'ailleurs cette année-là que le groupe Omerin se lance dans le sourcing de matières premières vers les pays low cost, notamment en Asie.

La dernière acquisition d'Omerin se fait le 1^{er} Octobre 2008 : l'entreprise espagnole **Texpol Aislantes**, une petite unité d'une trentaine de salariés, basée à Girona, spécialisée dans la gaine isolante en fibre de verre. Une unité fortement touchée par la crise de 2009.



Des références prestigieuses

Le groupe Omerin a quelques références prestigieuses à ses actifs, références qui le portent et agissent comme cartes de visite pour l'obtention de nouveaux contrats.

Omerin a équipé en câbles de sécurité résistant au feu : la Bibliothèque national de France, le Stade de France, le Parlement européen de Strasbourg, les gares TGV du sud de la France, les stations de métro de Marseille, la grande Mosquée d'Ouzbekistan et de très nombreux hôpitaux, parkings souterrains, et autres immeubles de grande hauteur et établissements recevant du public.

Les câbles Omerin alimentent également les moteurs de traction des motrices des TGV et autres TER construits par Alstom et Bombardier pour la SNCF.

IFT a équipé en flexibles sanitaires : la grande Arche de La Défense, plusieurs grandes et prestigieuses chaînes hôtelières.

Flexelec a équipé de nombreuses centrales nucléaires et usines chimiques en système de traçage, mise hors gel des toitures de bâtiments prestigieux tels le palais Royal de Suède, le Gibson Hall et le Broadgate West du cœur de la City à Londres. C'est aussi une référence mondiale en réchauffage des systèmes d'aiguillages et de voies de chemins de fer et métro.

De nouveaux créneaux pour les câbles Omerin. Parallèlement au développement du groupe et à l'élargissement des offres de produits par l'acquisition d'entreprises, Omerin poursuit ses investissements dans la recherche et le développement de nouveaux produits.

Le secteur du **développement durable** offre plusieurs marchés. Ce sont d'abord l'équipement des panneaux solaires thermiques en flexibles avec les Sunnyflex d'IFT, en câbles résistant à une très haute exposition aux UV pour les panneaux solaires photovoltaïques avec les Solarplast de Profiplast. Puis l'éolien et un contrat signé en 2007 avec Mitsubishi qui fournira, sur trois à cinq ans, les câbles d'alimentation des alternateurs au cœur des nacelles d'éoliennes de dernière génération devant être installées aux États-Unis. Ces câbles, de la gamme Profil-Wind, résistent à des conditions extrêmes de température, de vibrations, d'humidité, de flexions et de frottement. Ils ont été homologués par de nombreux pays et ont été qualifiés par d'autres fabricants que Mitsubishi.

Profiplast a lancé une gamme de câbles pour immersion totale dans les eaux naturelles, chlorées, salées, usées... Ces câbles PBS alimentent pompes, appareils de mesure et tous systèmes électriques immergés.

TS Câbles s'est mise à l'heure du « tout numérique » avec ses câbles coaxiaux faibles pertes et a lancé un câble multipaires pour câblage résidentiel très haut débit en grade 3, le TS COM 900. À l'image d'autres développements au sein du groupe, la diversification de TS Câbles s'est fortement orientée vers des produits sans halogène, non propagateur de la flamme et à très faible opacité et toxicité des fumées en cas d'incendie.

Le câble Bio-Habitat a été lancé par Profiplast plus récemment. Inventé par un bio-électricien, c'est un câble à forte valeur ajoutée. Le principe est d'entourer tous les conducteurs d'un câble par un film écran en aluminium, avec un filin de liaison raccordé à la terre. Tous les champs électriques et magnétiques perturbateurs d'une maison,

voire les perturbations extérieures sont alors absorbés. Un marché confidentiel en raison du coût important du produit par rapport au câble électrique de base, mais que le groupe Omerin souhaite promouvoir.

En 2008, après plusieurs années de travail pour investir, réaliser des pré-séries et obtenir les homologations nécessaires, Omerin est qualifié par la Marine nationale et décroche un contrat avec la DCNS (Direction des Constructions Navales) pour câbler dix-huit frégates multi-missions en vingt ans. Un contrat qui ouvre d'autres portes, et qui a poussé le groupe à proposer une gamme complète de mille références de la plus élaborée techniquement au produit de base. Les contrats signés ? Le câblage de navires de croisière du groupe Aker Yards, six frégates polyvalentes destinées à Abu Dhabi construites par les Constructions Mécaniques de Normandie, chantier naval réputé de Cherbourg, et bien d'autres à venir.

La dernière innovation, les câbles décorées **Decovision** : sorti en avril 2009, ce nouveau produit touche un secteur totalement différent, celui de la décoration, de l'éclairage, notamment en haut de gamme, du design. Sont aussi concernés l'appareil ménager, le ludique, l'instrument de musique... Un vaste champ de prospection qui vise en priorité les intégrateurs, tout en préparant les gammes pour le grand public. Un concept original, amener de la beauté à un objet « que seuls les câblers trouvent beaux », comme le reconnaît Xavier Omerin. La gamme de base comprend uniquement des câbles. Elle sera étendue aux flexibles de douches, voire de sanitaires, décorés presque avec la même gamme des 29 motifs initiaux.

Tout est parti de l'idée d'un inventeur, décorer des objets allongés, dont les câbles. Le procédé marchait sur une dizaine de centimètres, avec un équipement rustique. Omerin rachète le brevet, travaille pendant des mois à améliorer le procédé et l'industrialiser. La marge était en effet importante entre l'idée de départ et les capacités d'un équipement à produire en quantité, en vitesse acceptable et en qualité régulière. Une SARL, Decovision, a été fondée pour fabriquer et commercialiser le produit, très prometteur.

Omerin division polycable, un projet bien avancé. Le projet 2009 du groupe Omerin s'appelle polycable. Le regroupement de Profiplast et de TS Câbles, les deux voisins de Montrond-les-Bains et de Saint-Étienne, dans un site de 13 200 m² couverts à Andrézieux-Bouthéon. Un colossal travail pour rénover une friche industrielle, organiser la future installation et déménager ensuite les deux unités. Tout ce qui est câbles thermoplastiques, câbles d'alimentation, câbles courant faible, câbles coaxiaux, téléphone, alarme se fabriquera dans ce nouveau site, soit une gamme extrêmement large de produits très complémentaires. Une restructuration et un agrandissement réalisés, comme pour les autres aménagements du groupe, en grande partie sur les fonds propres de ce dernier. Un investissement en pleine crise pour un avenir proche, à cinq ou dix ans. Mutualisation des moyens, regroupement des laboratoires de recherches, stocks plus vastes, le regroupement a en effet comme objectif le développement de l'activité.

Omerin

UN SIÈCLE DE TRESSAGE DU LACET AU TGV



MICHEL & XAVIER OMERIN

Omerin est officiellement né en 1959, voilà cinquante ans. Officiellement, car sa genèse est au moins aussi ancienne que son existence.

Succession de hasards, de choix, de personnalités et d'ambitions qui ont apporté, l'un après l'autre, leur pierre à l'édifice.

L'histoire du groupe est romanesque, comme l'aime à dire son PDG, Xavier Omerin. Loin de la bourse et de ses miroirs aux alouettes, Omerin, groupe familial, a construit sa légende.

La mémoire des acteurs déforme à peine les faits, ces faits distillés pas à pas dans les lignes de cet ouvrage.



Photo : David Frobert.

ISABELLE AUDINET

Isabelle Audinet a 40 ans. Elle est originaire de Tours et vit en Auvergne depuis huit ans.

Écrivain, reporter free-lance, docteur en archéologie, elle a rédigé divers ouvrages sur la nature, l'histoire, l'astronomie et le patrimoine culturel. Elle a également écrit plusieurs biographies. Elle s'investit activement dans le bénévolat en qualité de vice-présidente du Conservatoire des Espaces et Paysages d'Auvergne, affilié à la Fédération des Conservatoires des Espaces Naturels.